

Le Groupe de Travail universitaire : UNE PANACÉE ?

Il était difficile de faire l'unanimité au Congrès de Dijon sur un problème. Pourtant, les congressistes tombèrent d'accord : l'U.N.E.F. doit lancer l'an prochain dans toutes ses Corps une grande opération G.T.U. (Groupe de Travail Universitaire). L'installation massive de ces petits groupes de travail collectif (5 à 10 individus) paraissait nécessaire à chacun de nous pour briser les conceptions actuelles du travail universitaire et améliorer son rendement, mais il subsistait sous cette euphorie de la découverte de profondes divergences quant à leur fonctionnement, leur encadrement, leur lien avec l'appareil administratif et l'appareil syndical, leur importance pour l'avenir. Panacée pour une Université en juillet de faire le bilan des expériences, des risques et des possibilités. Nous essayons ici de faire le point une première fois, après le Congrès.

Pourquoi ?

Le rapport sur l'Enseignement Supérieur — dit rapport M.ousel — abordait plusieurs fois la question. Tout d'abord par une critique du mode actuel de travail en faculté. L'enseignement que nous subissons nous laisse aujourd'hui relativement passifs. Nous le recevons sagement dans nos grands amphithéâtres de propé et de licence, un maître nous distribue son savoir, que nous couchons sur le papier, dont nous faisons au mieux notre petite version individuelle, qui n'a de spécifique que l'écriture et les abréviations. Nous la confrontons à la version officielle, celle des photocopies et des livres, et nous la digérons chez nous, la tête entre les mains, par un processus purement individuel où nous demeurons sans initiative véritable. Aux deux pôles de la vie universitaire, dans l'amphi surchargé ou chez lui, en foule ou solitaire, l'étudiant reste seul face à son travail. Cet individualisme systématique a des racines profondes : il est celui d'une société concurrentielle, fondée sur la lutte et l'ambition personnelle de ses cadres. L'expression universitaire de cette compétition, c'était le concours, la course au diplôme, la solution par élimination des plus faibles. Mais l'université ne prépare plus seulement aux postes de cadres supérieurs et aux professions libérales. L'afflux massif des étudiants constitue pour l'Université plus qu'une expansion, une véritable mutation. Les débouchés se déplacent vers l'industrie et le secteur tertiaire où le diplômé, sorti d'un cycle court ou long, sera moins un chef que l'élément d'une équipe complexe et nombreuse. Le travail en groupe prend dans la profession de plus en plus d'ampleur. Cela rejoint donc le besoin que ressentaient les étudiants d'une structure universitaire intermédiaire entre l'amphi et leur solitude.

Le corps enseignant ne pouvait suivre cette expansion démographique par une expansion comparable. Il fut donc créé, en dessous du cours fondamental, des séances de travaux pratiques et des conférences de méthode. Moindre qualification

du personnel assistant ou trop grand nombre de participants, cet enseignement a pris un aspect de classes du secondaire, passif et bien souvent théorique (complément de cours). De plus il n'assure aucun contact entre les étudiants, en tout cas de travail.

Le Groupe de Travail Universitaire apparaît donc comme la cellule universitaire de base, susceptible de promouvoir un travail véritablement collectif, des rapports normaux de coopération au sein de la collectivité étudiante et des relations nouvelles avec le corps enseignant.

Comment fonctionnent ces Groupes

— *Nombre de participants* : 5 à 10 personnes. Les groupes de 8 à 10 semblent avoir moins bien réussi que ceux de 5 à 6 personnes. C'est là que semble se situer l'optimum.

— *Objet du travail* : Il peut être extrêmement variable. Certains groupes se bornent à revoir le cours magistral, in extenso, par une sorte de récitation collective. D'autres choisissent les passages qui semblent particulièrement ardues à tel ou tel membre du groupe. Il est des disciplines où le professeur se contente de traiter certaines parties du programme de l'examen : les groupes de travail peuvent alors étudier les sujets laissés dans l'ombre par le cours professoral. En fin de licence ou chez les bons éléments, le groupe de travail peut dépasser le cadre du programme classique : ce peut être encore par un souci purement compétitif, dans une sorte de chasse aux mentions ou dans la préparation d'un concours (médecine) mais l'attitude de l'étudiant se fait dès lors plus active. Il existe donc toute une gradation des types de groupes de Travail Universitaire dont les plus intéressants s'initient à une véritable recherche, trouvant parfois

des liens avec l'activité professionnelle ultérieure.

Il serait possible de dresser parmi eux des catégories plus ou moins arbitraires. Nous préférons prendre quelques exemples caractéristiques.

En Propé.Sciences (S.P.C.N., Dijon) où le manque d'encadrement se fait durement sentir au bachelier à peine sorti du lycée, le Travail de Groupe consiste essentiellement à :

- reprendre les idées générales, comprendre le plan du cours,
- résoudre à tour de rôle un exercice au tableau (technique de la « Planche »),
- résoudre un problème ensemble,
- faire un exposé plus approfondi sur une question. Cet exposé est ensuite critiqué par les membres du Groupe.

Une telle pratique représente un changement qualificatif par rapport à la conception habituelle de la propédeutique naturaliste, essentiellement centrée sur l'effort de mémoire.

En Anglais, à Paris-Lettres, les étudiants se répartissent à l'avance les questions à traiter, l'ordre du jour de leurs prochaines rencontres. Chacun est chargé de préparer un exposé. Chaque séance se termine par la rédaction d'une fiche sur la question. Dans d'autres cas, en philologie par exemple, les étudiants du Groupe disposent chacun d'un traité de grammaire différent. Ils préparent tous sur leur manuel personnel le sujet prévu pour la prochaine séance. L'un d'entre eux fait un exposé synthétique sur la question, que les autres corrigent immédiatement.

En psychologie, en sciences humaines, les Groupes de Travail permettent un approfondissement des questions, impossible à l'individu isolé. Ils peuvent commencer un certain travail bibliographique, et à la faveur de devoirs collectifs, s'initier à la pratique des enquêtes et des méthodes qui leur seront plus tard indispensables. Certains professeurs s'entourent ainsi de véritables équipes de chercheurs bénévoles. Des chercheurs déjà chevronnés viennent, parler devant les Groupes de leurs travaux en cours. (séminaires).

D'une discipline à l'autre et d'un bout à l'autre de la vie scolaire, la portée et le contenu de ce travail en groupe varient profondément. Une série de problèmes se trouvent posés, dont quelques-uns seulement sont communs aux différents types de groupe.

Problème majeur, celui des locaux. — Les facultés ne sont pas équipées pour ces Groupes de travail nouveaux-nés. La crise est particulièrement sensible dans les grandes villes où l'éparpillement des étudiants rend plus difficile l'agencement des horaires et la découverte d'un local commode. A Paris, les groupes créés par la F.G.E.L. (Paris. Lettres) au 1^{er} trimestre, s'essoufflaient, se décomposaient vers Noël : fatigue et perte de temps. L'ouverture de la Maison des Lettres au

Quartier Latin, au mois de janvier, la mise à la disposition des groupes de quelques dizaines de petites salles, permit à l'opération de reprendre un second souffle. Le nombre en fut multiplié par trois. Quoi qu'il en soit, même dans les petites villes, le Groupe de Travail ne méritera pas son nom si on le confine dans des chambres de 8 m² (un gars par terre et deux sur le lit) ou au fond d'une salle de café. De nouvelles revendications en perspectives, des réquisitions de salles peut-être...

Plus délicat est le *problème de l'encadrement*. Des expériences contradictoires ont été tentées et les avis étaient très partagés au Congrès de l'U.N.E.F. Certains professeurs ont lancé leurs groupes de travail sous le contrôle étroit de moniteurs payés ou bénévoles, généralement en fin de licence. Leur faible qualification ne les empêchaient pas de verser, bien souvent, dans un dirigisme excessif. Ils s'attachent à leurs groupes, les régendent et ils transportent les rapports faussés « Maîtres-élèves » dont nous sommes victimes. Le groupe peut s'inhiber et réagir finalement de façon hostile. Le Syndicat hésite encore entre 3 formules : certaines A.G.E. (A.G.E.D.E.S.E.P.) tiennent aux moniteurs payés, extérieurs aux groupes. La majorité de l'U.N.E.F. y est opposée, voyant dans le moniteur officiel un enseignement au rabais, une tentative de division du milieu étudiant. Elle penche plutôt pour un animateur bénévole. Cet animateur pourrait être extérieur au groupe (qualification supérieure) mais il doit s'effacer rapidement après le rodage du groupe pour se cantonner dans un rôle de dépannage éventuel. D'autres groupes fonctionnent en l'absence d'un tiers ; c'est un étudiant ayant déjà une expérience du travail en groupe qui anime au départ son G.T.U. Quoi qu'il en soit, le Groupe doit tendre à trouver lui-même sa propre organisation et son propre équilibre.

Perspectives nouvelles

Les réactions des professeurs, partout où l'expérience a été tentée, sont encourageantes. Ils sont en général satisfaits et désirent coopérer. Certains d'entre eux ont circulé dans les Groupes, pour prendre contact et donner quelques conseils. Ces contacts sont parfois institutionnalisés : les G.T. d'un certificat délèguent un ou deux représentants à des réunions intergroupes où s'effectuent échanges de vues et de conseils sur le travail déjà fait. Le professeur assiste à ces discussions. La participation professorale se fait d'autant plus importante que les groupes ont davantage une activité de recherche. Car cette participation est indispensable au choix du sujet étudié et à l'élaboration du plan de travail. Mais à tous les niveaux de la vie universitaire, il est rapidement devenu nécessaire de discuter avec les professeurs l'organisation de ces groupes ; il a fallu leur appui pour adapter les méthodes (devoirs collectifs pour les horaires ou pour trouver des

locaux). Ces contacts modifient les conceptions traditionnelles des rapports maîtres-élèves, ils jettent les bases de commissions permanentes d'amphi, de licence et constituent l'amorce d'une cogestion de l'Université.

Bachotage ou distanciation ?

La participation au travail en groupe peut modifier les jugements de l'étudiant sur ses professeurs. Un enseignement très directif, bête mais bien préparé par le professeur, a bien souvent les faveurs de l'étudiant solitaire qui n'a pas besoin de prendre d'initiatives et qui utilise sa seule mémoire. Le travail en groupe permet une distanciation à l'égard de la discipline étudiée et les professeurs plus difficiles prennent dans l'estime des étudiants une place qu'ils n'avaient pas autrefois. Cette attitude plus réfléchie à l'égard de la discipline n'est pas forcément la règle générale. Certains groupes bachotent. Collectivement, de manière organisée, mais ils bachotent. L'individualisme classique se trouve différé en un individualisme de groupe.

Le progrès qualitatif reste mince quand on songe qu'une fois l'examen ou le concours passé, le groupe explose et que chacun continue seul (sous-colle de médecine, préparant le concours d'internat).

Il n'en reste pas moins que du simple point de vue scolaire, les statistiques que nous possédons jusqu'ici démontrent la supériorité des Groupes de Travail en particulier à Paris (faculté de Droit). Le reste est, pour beaucoup, l'affaire du syndicat.

Nécessité d'une présence syndicale accrue

Le syndicat apparaît nécessaire à tous les moments de la vie du Groupe de Travail. Le lancement sera encore l'année prochaine d'initiative syndicale : la constitution des groupes, l'agencement des horaires et des locaux seront le fait de l'échelon inférieur de l'appareil syndical. Cela pose d'ailleurs à certaines A.G.E. un délicat problème de structure. Car l'expérience montre que la réussite des Groupes est fonction de l'intensité de

l'implantation syndicale. Un bureau de Corpo ne pourra pas mettre en place un Groupe de travail s'il n'a pas des relais intermédiaires entre lui et la masse des étudiants. Dans certaines corpos qui ne les ont pas encore, il faudra prévoir une structure syndicale par licence (Groupe d'Etudes) et même, dans la plupart des cas une implantation par amphi (Comités d'Amphis).

En retour, le Syndicat sortira renforcé de cette opération Groupe de Travail. Directement, par la mue qu'il lui faudra subir, mais aussi par l'intérêt plus grand que les étudiants porteront à la vie syndicale. Le syndicat aura su prouver qu'il pouvait quelque chose pour la vie scolaire de l'étudiant, il aura installé des structures accessibles dans les facultés. Enfin, la pratique même des Groupes de Travail, les difficultés qu'ils rencontreront, leur contact permanent avec le Syndicat, la réflexion que les étudiants y commenceront sur leurs problèmes d'études et sur la vie syndicale, la promotion d'un aspect plus collectif et plus coopératif, tout cela devrait amener une vitalité nouvelle à notre organisation. Aussi, toutes les corpos devraient-elles se pencher dès aujourd'hui sur la mise en place à la rentrée prochaine des G.T.U.

Les G.T.U. ne constituent pas à eux seuls une révolution de la vie universitaire traditionnelle. Ils sont pourtant l'amorce de modifications profondes que la lutte syndicale pourra mener à leur terme. Cogestion de l'Université, affermissement des structures syndicales et de la participation des étudiants à la prise de responsabilités collectives, autant de changements qui passent par le travail en groupe. Ainsi se trouvera réalisée une des conditions qui font de l'étudiant un jeune travailleur intellectuel. Les groupes orientés vers la recherche ou vers une activité professionnelle, tels les Groupes étudiants des Ateliers d'Urbanisme, d'Architecture et de Construction, prouvent que le Groupe de Travail peut préparer à l'exercice de la profession future et introduire dans la vie étudiante un aspect créateur. Ils sont un élément supplémentaire dans la bataille que mène le syndicat en faveur du salaire étudiant.

Jean-Paul MALRIEU
V.-P. Universitaire



Les Cahiers de l'UNEF n° 4 – Avril-mai 1963
Pages 8 à 10